

Jules Fournier 1884-1918

Jules Fournier passa dans le ciel littéraire du Québec comme une météore : né à Coteau-du-Lac, comté de Soulanges, en 1884, dans une famille d'agriculteurs, il meurt de la grippe espagnole en 1918, à Ottawa. Dans ces 33 années et quelque, il a circulé dans d'autres sociétés, interpellé son milieu canadien-français, jugé très sévèrement la médiocrité de la culture et des mœurs qui l'entouraient, dénoncé la corruption politique, initié des controverses écrites, fait de la prison politique et proposé des projets d'avenir.

Sa chance fut de vivre à une époque où les débats publics littéraires, politiques et sociaux étaient relativement ouverts et libres. En effet, autour de 1900, on trouve au Québec, outre le quotidien *La Presse*, fondée en 1884 et qui sert d'organe d'information, une presse d'opinion vivante et engagée, faite d'hebdomadaires où travaillent de petites équipes (parfois même un seul homme) et qui s'identifient nettement à des lignes idéologiques définies, sinon à des partis. *La Minerve*, journal d'Arthur Buies, vient de fermer en 1899. Il reste alors *La Vérité* de l'ultramontain Jules-Paul Tardivel, le journal libéral indépendant *Les Débats* fondé et dirigé par Louvigny de Montigny, suivi par *Les vrais Débats*, et par *L'Avenir* (du même) quand le parti libéral eut acheté le premier pour le soumettre et que Mgr Paul Bruchési l'eut condamné.... On trouve également *Le Canada*, propriété du parti libéral, *Le Nationaliste*, fondé en 1904 par Olivar Asselin pour critiquer la droite impérialiste et le haut-clergé, *La Patrie*, enfin *Le Devoir* que fonde Henri Bourassa en 1910 et qui existe encore aujourd'hui dans le format d'un quotidien. Après avoir collaboré à cinq des journaux mentionnés, Jules Fournier va créer le sien.

La famille modeste de Fournier ne le destinait pas à la littérature. Mais à l'École Modèle de Coteau, l'instituteur lorrain Stanislas-Arsène-Michel Weber (venu au Québec par la filière cléricale, après l'annexion de l'Alsace-Moselle par l'Allemagne en 1870) remarque l'intelligence exceptionnelle de Jules et persuade ses parents de l'envoyer au Séminaire de Valleyfield où il a le jeune abbé Lionel Groulx comme maître de français. Il y reste de 1897 à 1902. Le directeur le renvoie avant la classe de philosophie pour insubordination. Déjà il entretient une correspondance avec l'écrivain français Jules Lemaître et a publié des textes (en 1899 et en 1900) dans *Le Monde illustré* de Montréal, ce qui n'est vraiment pas commun. Il a épuisé toute la bibliothèque du Séminaire et ne pense qu'à lire. L'abbé Groulx a constaté qu'il avait une passion intellectuelle précoce et intense.

Comme Olivar Asselin (de dix ans son aîné), il a donc fait des études classiques mais sans obtenir le diplôme et doit gagner sa vie. Le journalisme a offert un débouché aux deux. En 1903, Fournier entre à *La Presse* où il rencontre Asselin, puis passe au journal *Le Canada*. Il agit d'abord comme courriériste parlementaire à Ottawa pour apprendre le métier dans un cadre rigide. C'est à Ottawa qu'il est séduit par l'éloquence d'Henri Bourassa. *Le Canada* l'envoie ensuite en Nouvelle-Angleterre faire une enquête sur la situation des Franco-Américains. Jules Fournier publiera dix-huit articles sur cette question où il manifeste une méthodologie sociologique inédite et un talent de rédacteur qui lui fait un nom. Il publie même un mauvais roman, *Le crime de Lachine*, en feuilleton dans son journal. En 1906, il signe déjà des textes incisifs (sous le nom de Pierre Beaudry) au *Nationaliste*, le nouveau journal d'Asselin.

En 1906-1907, Fournier mène une controverse avec le Français Charles ab der Halden dans *La Revue canadienne*, plaidant qu'il n'existe pas de littérature canadienne-française digne de ce nom. Ses textes sont féroces sur la médiocrité de notre milieu d'alors, mesurée à ses hautes exigences. Il devient connu des milieux littéraires.

Asselin tombant d'épuisement, Fournier le remplace à la barre du *Nationaliste* en 1908. Il entreprend alors de dénoncer par écrit la corruption du gouvernement de Lomer Gouin. L'époque permet des attaques *ad hominem* qui touchent les personnes privées autant que publiques. Deux articles de 1909, « La prostitution de la justice » visant le juge Langelier et « Trois ex-voyous » visant le lieutenant-gouverneur, valent à Jules Fournier un procès pour libelle diffamatoire et une condamnation

à trois mois de prison. Déjà son ami Olivar Asselin a été condamné (par le juge Langelier que dénonce Fournier) à la prison pour avoir giflé sur le parquet de l'Assemblée législative en mai 1909 le ministre des Travaux Publics, Louis-Alexandre Taschereau. On voit que le métier est assez sportif !

Asselin libéré alerte l'opinion. Les citoyens (dont beaucoup d'étudiants) descendent dans la rue et font libérer Fournier après 17 jours. De cette aventure sortira *Souvenirs de prison*, avec une préface d'Olivar Asselin (1910) où Fournier multiplie les allusions à Silvio Pellico (1789-1854) qui, dans *Le Mie Prigioni*, incarne le patriote (italien) persécuté par les despotes étrangers (l'Autriche) en 1832. Le romantisme est évident et très efficace. Du jour au lendemain, Fournier et Asselin deviennent des héros populaires. De plus, ces *Souvenirs* fort bien écrits rapportent assez pour payer à Fournier un voyage en Europe.

Les deux amis entrent au *Devoir* dès sa fondation par Henri Bourassa. Ce sera éphémère, les divergences avec le directeur mettant fin à l'entente. Fournier est engagé par *La Patrie* qui l'envoie en Europe faire des entrevues avec des écrivains et mesurer le climat intellectuel. Fournier rencontre effectivement Henri Rochefort, Frédéric Mistral, Anatole France et Jules Lemaître avec lequel il correspondait depuis le collège. Il va à l'Assemblée Nationale entendre un discours de Maurice Barrès dont lui avaient parlé Weber et Groulx. Ces entrevues sont encore lisibles avec grand intérêt. En novembre, c'est un troisième voyage en Europe où l'attend sa fiancée, Thérèse Surveyer (1890-1968) qui va l'initier aux arts visuels et le conduire dans les musées de Paris. Comme Arthur Buies, comme Asselin, Fournier entretient avec la France des liens affectifs et privilégiés.

L'année 1911 est décisive pour Jules Fournier. Au sommet de ses moyens quoique très pauvre, il fonde son journal, *L'Action*, dont en cinq ans, il va rédiger presque seul les 247 numéros avec un esprit clair et cultivé, dans une langue châtiée, incisive et assassine à l'occasion. Ses traits d'écriture ont la légèreté sèche de ceux de Voltaire. Il commande alors pour ce journal des textes à Léon Bloy, à Paul Claudel, à Jean Giraudoux, à Charles Péguy (qu'Olivar Asselin lui a fait connaître) et Paul Valéry. À cette époque, il s'exprime comme un esprit libre et critique, capable de se donner des grilles de lecture autonomes.

En 1915, il fait une série d'articles sur les affaires municipales dont il expose le fonctionnement douteux. Le maire de Montréal Médéric Martin lui fait un procès et le perd. Même Fournier est élu à un poste d'échevin qu'il brigait par bravade. Mais bientôt, il se trouve écrasé sous le travail et sous les dettes (notamment pour les procès). Comme Asselin au *Nationaliste*, Fournier doit mettre fin à la vie de *L'Action*. Cette fois, il a besoin d'un emploi stable pour faire vivre sa famille. Il devient traducteur au Sénat, à Ottawa. C'est de là qu'il rédige en 1917 le grand essai demeuré inachevé sur « La langue française au Canada ». En réponse à la vision paternaliste et moralisatrice de Louvigny de Montigny, Fournier développe une théorie de la culture plutôt pessimiste qui semble s'être vérifiée. Comme plusieurs autres de sa plume vive et lucide, ce texte tranche par sa modernité, son recours à l'histoire, son rythme vif. Il fait partie de la chaîne des textes qui nous parlent périodiquement de la fatigue culturelle qui nous affecte. Il présente plusieurs traits communs avec Hubert Aquin.

À la différence d'Olivar Asselin, Fournier avait des manières policées, une séduction élégante et attachante. Plus écrivain et essayiste que journaliste, il a marqué la culture de son temps d'une manière profonde qui n'est guère reconnue et qui mériterait d'être étudiée en profondeur. Un recueil de ses principaux textes réunis par sa veuve a connu trois éditions (1922, 1965 et 1996) sous le titre de *Mon encrier*. Enfin, c'est son ami Asselin qui a terminé et préfacé magistralement la paradoxale *Anthologie des poètes canadiens* (1920) que nous a laissée celui qui ne croyait pas à la littérature québécoise.

Danièle Letocha

Jules Fournier, *Souvenirs de prison*, Montréal : Comeau & Nadeau, 2000
Adrien Thério, *Jules Fournier journaliste de combat*, Montréal : Lux, 2003

